

LA VEUVE DU GARDE

I

LES TZIGANES

Sur la route, marchait d'un pas alourdi, suivant le degré de fatigue de chacun, une troupe composée de deux femmes, trois hommes et quatre enfants. L'allure de ces bohémiens paraissait à bon droit suspecte, et depuis longtemps ils traversaient des bourgs et des villages sans trouver un maire assez imprudent pour leur permettre d'y camper.

La tente était portée par une des femmes. Les piquets en croix sur le dos, la dure toile roulée, elle se traînait courbée en deux sous le faix ; la seconde caressait un paquet posé sur son épaule. Des hommes, à l'allure nonchalante, traînaient par leur chaîne de fer deux ours somnolents, dodelinant leur grosse tête, et poussant de temps à autre un grognement épouvantable. Le troisième, un tambour de basque à la ceinture, et une espèce de flûte en bandoulière, semblait le chef de la troupe.

Basanés, hauts de taille, avec des yeux luisants, des dents de loup, des lèvres rouges, ils avaient plutôt l'air de guetter une proie à leur convenance que d'espérer gagner honnêtement quelques sous en faisant danser Kosko, l'ours brun, et Kaber, l'ours blanc.

Décidés à ne point payer leur logement dans une auberge, affamés, et pris d'un impérieux besoin de repos, ils quittèrent la grande route au coude qu'elle décrivait à gauche, et s'enfoncèrent dans le bois dépouillé.

Les bissacs de toile, jetés sur l'épaule des conducteurs d'ours, renfermaient des provisions suffisantes pour le repas. Sans doute, les bohémiens couraient risque d'être arrêtés par un garde champêtre, et de trouver, dans la prison de la ville voisine, un logis pour la nuit ; mais ils préféraient braver cette mauvaise chance que d'essayer de se procurer un gîte.

Bientôt l'étrange caravane disparut dans un sentier à peine tracé dans la forêt.

On y avait fait depuis peu une coupe de bois, et ils ne tardèrent pas à gagner un vaste espace couvert de troncs couchés auxquels la hache semblait avoir fait des blessures saignantes. Plus loin, de grosses branches, débitées par tronçons d'une égale longueur, formaient un tas régulier, métré pour la vente.

Ailleurs, des fagots moussus, coupés au chevalet, formaient une belle symétrie. Les bûcherons avaient dressé un bâtiment fruste, sorte de blockhaus, sous lequel, durant les pluies, ils se mettaient à couvert. Tout près, des huttes en forme de gigantesques taupinières servaient aux charbonniers. On apercevait, de distance en distance, de grands espaces noirs sur lesquels restaient de menus charbons.

Cet endroit ressemblait à un campement abandonné.

Quand ils le découvrirent, les bohémiens poussèrent un cri guttural et manifestèrent leur joie d'une façon bruyante.

Ils avaient un abri pour la nuit. Nul ne s'aviserait de parcourir ce bois dévasté, et ne les découvrirait au milieu des fagots, des bois et des huttes. Si quelque passant apercevait la silhouette de l'un d'eux, il le prendrait pour un des travailleurs de la forêt.

La femme chargée des piquets et de la tente s'arrêta sous le toit de chaume, et jeta son fardeau à terre, tandis que la seconde, s'agenouillant, détacha lentement les courroies de cuir retenant le paquet sur son épaule, défit ce paquet avec des précautions inouïes, et tira d'un amas de loques dans lequel il semblait plus enseveli qu'enveloppé, un enfant chétif, miné par la fièvre et paraissant n'avoir que le souffle. Elle se pencha sur le petit être dont les prunelles noires s'attachèrent à ses yeux avec une expression désespérée. On eût dit que l'enfant comprenait qu'il allait mourir.

Certes, elle était loin d'être belle cette femme en guenilles, au visage terni, aux membres maigres, à l'échine courbée ; mais à cette heure la maternité aux abois mettait sur sa face à demi bestiale un rayonnement si intense, qu'il transfigurait ses traits durs.

Quand elle eut arraché des herbes sèches et de la mousse pour dresser le lit de la petite malade, elle plia sur elle une couverture rayée de couleurs vives, lui adressa des mots pleins d'amour dans une langue barbare, puis, comprenant, aux plaintes sourdes de sa compagne, que celle-ci se plaignait de rester seule chargée de la besogne, elle quitta l'enfant et se dirigea vers Voïna.

Raski arriva, et fixa aux poteaux soutenant le toit de chaume la chaîne des deux ours, dont la lourde tête se balançait gravement au-dessus de la couche improvisée de l'enfant.

Voïna venait d'envoyer les trois autres petits à la recherche de débris de charbon abandonnés près des huttes. Avec la rapidité des aventuriers et des sauvages, accoutumés aux campements journaliers à travers les grands chemins, les bois et les rochers, la bohémienne choisit trois perches dont un coup de serpe aiguisa l'extrémité, les enfonça dans le sol, y fixa l'anse de la marmite, envoya l'ainé des garçons puiser de l'eau dans un réservoir formé jadis par l'exploitation d'une carrière, puis quand il fut revenu, l'outre de peau de bouc à l'épaule, alerte et vif sous son fardeau, Voïna précipita dans la marmite la moitié d'un jambon, un chou, des carottes, une poule sommairement plumée, ajouta une poignée de sel, et chargea l'enfant d'attiser le feu.

Elle devait procéder au rangement du campement.

Les toiles de tente abritèrent un angle du hangar contre le vent, et quelques ustensiles de terre et d'étain furent placés sur une large pierre.

Quand tout fut prêt, Mathia retourna près de l'enfant.

Elle s'accroupit tout près et se mit à chanter d'une voix basse et triste. La petite interrompit sa plainte pour l'entendre, et, de temps à autre, ses bras maigres se levaient vers elle. Alors Mathia la couvrait de caresses, accompagnant les manifestations de son amour maternel de gestes bizarres auxquels, sans nul doute, elle attribuait une influence magique, et d'incantations capables d'endormir la douleur.

Raski, son mari, assis à terre près de Kaber et de Kosko, fumait silencieusement sa pipe. Il venait de tomber dans la paresse somnolente qui semble propre à ces races touchant de si près à l'Orient qu'elles en ont pris la nonchalance fataliste. Les soupirs de son enfant, l'angoisse visible de la mère, ne paraissaient nullement l'émouvoir, et le regard qu'il jetait sur l'un des alertes garçons courant à travers les amas de fagots, les huttes abandonnées et les grands arbres semblables à des squelettes végétaux couchés à terre, prouvait qu'il préférait Moreno à l'être rachitique que l'amour passionné de sa mère restait impuissant à rattacher à la vie.

Dans l'âme de Mathia, au contraire, la tendresse pour l'agonisante grandissait en proportion de ses souffrances. Est-ce que le robuste Moreno, le préféré de Raski, le maître dur, l'époux irascible, avait besoin d'elle ? Il savait déjà sauter sur le dos d'un cheval, le gouverner, faire avec lui des courses folles, semblable à un jeune centaure. Il dressait les ours, il osait les châtier. Oh ! Moreno serait un vrai Bohémien, libre d'allures, poursuivant les traditions de la tribu. Mais Néra, malingre, pâle, gardant à peine le souffle, celle là n'avait que sa mère ; et comme si l'âme ardente et précoce brûlait et consumait le corps chétif, Mathia trouvait en Néra des élans d'une tendresse au-dessus de son âge. Elle lui balbutiait des mots dont la profondeur la surprenait et l'épouvantait. Quand ces deux rebutées se regardaient, elles échangeaient tout leur cœur avec ses angoisses, ses souffrances cachées et les appréhensions de l'avenir.

Elles se comprenaient et se complétaient. Qu'importait à Mathia, quand elle tenait sa fille dans ses bras, que Raski la traitât durement et brisât un bâton sur ses épaules !

Raski, à la taille colossale, aux traits superbes dans leur sauvagerie, à la voix sourde, était bien véritablement né pour être le chef d'une tribu vagabonde ; il aimait pardessus tout la liberté et le grand air. Sobre comme la plupart des hommes de sa nation, il était cependant capable de se livrer à des orgies folles ; mais tandis que ses compagnons roulaient à terre ivres morts, lui les regardait avec une pitié dédaigneuse. Dans sa tribu, car cette tribu ne se bornait point au petit groupe dont il avait en ce moment le commandement, on l'appréciait autant qu'on le redoutait. Il jouait du couteau d'une façon terrible, et ceux qui comparaissaient devant sa justice savaient que sa rigueur égalait son impartialité.

Raski avait épousé Mathia sans l'aimer. Fille d'un homme qui lui avait sauvé la vie, Mathia, même alors qu'elle entra dans sa quinzième année, n'avait jamais été jolie. On lui reconnaissait seulement une certaine grâce sauvage, semblable au charme des fleurs des bois, au goût un peu âpre des baies des prunelliers. Si l'on avait consulté Mathia, peut-être aurait-elle témoigné quelque frayeur à la pensée de se donner Raski pour maître ; mais la fille de Bohême, élevée dans la servilité et l'obéissance des femmes d'Orient, n'a jamais le droit d'opposer un refus à la volonté de son père. Un matin, Raski fut fiancé à Mathia ; on les maria quelques jours après, et l'unique souvenir que la nouvelle épouse garda de cette fête fut que, durant la nuit qui suivit la cérémonie, les hommes chantèrent et burent, tandis que les femmes dansaient au son d'un tambour.

Dès qu'elle vit sa destinée liée sans retour, Mathia s'efforça d'aimer son mari.

Mais Raski, en la prenant pour compagne, obéissait seulement à un devoir inspiré par la reconnaissance ; il n'essaya pas même de mériter la tendresse de Mathia. Il aurait voulu pouvoir être fier de sa beauté. Alors, comme ses compagnons, il eût risqué des coups hardis,